

ÉCOLES DE CINÉMA L'APPEL DU SUD

Portée par le boom des tournages de séries télévisées, la région de Montpellier accueille de nombreux étudiants et jeunes diplômés en audiovisuel. Des écoles se créent pour répondre à la demande

Premier emploi **SAUVÉS PAR LA TÉLÉ**

Malgré un contexte sanitaire tendu, le rythme des productions télévisuelles est resté soutenu, permettant aux jeunes diplômés de trouver des débouchés

PAGE 3

Diversité **LE 7^È ART EN MUTATION**

Les formations en cinéma changent pour accueillir des étudiants d'origines sociales et culturelles plus variées. Une évolution poussée par les plates-formes comme Netflix

PAGE 4

Environnement **DES TOURNAGES PLUS « VERTS »**

La nouvelle génération d'apprentis cinéastes et producteurs réfléchit aux manières de limiter la pollution liée à leur activité

PAGE 5

J'avais 20 ans **IRIS BREY**

La spécialiste de la représentation du genre sur petit et grand écran revient sur ses études à l'étranger, déterminantes dans son orientation

PAGE 8



Sur le tournage de la série « Un si grand soleil », à La Grande-Motte, près de Montpellier, le 2 mars. JULIEN DANIEL POUR « LE MONDE »



MONTPELLIER ASPIRE LES ÉTUDIANTS EN CINÉMA

Les formations en audiovisuel se multiplient dans la région, devenue le lieu de tournage de plusieurs feuilletons quotidiens.

Les jeunes engagés par ces productions y voient l'opportunité de se lancer

MONTPELLIER- envoyée spéciale

La salle d'interrogatoire, le parloir, les murs défraîchis... Tous les indices portent à croire que nous sommes dans un commissariat. Sauf qu'une minute plus tôt, nous nous promenions dans les bureaux du zoo de Lunaret, avant de traverser un appartement en colocation dans le vieux Montpellier. L'hôpital aussi paraît plus vrai que nature, mais ses couloirs sont vides. Tout cela n'est que pure fiction.

Pas moins de 16 000 mètres carrés de studios de tournage sont installés ici, à Vendargues, dans la métropole montpelliéenne. Des décors pharaoniques et des fonds verts à en perdre la tête. Nous sommes ici au cœur du réacteur de la série-phare de France Télévisions, *Un si grand soleil*. Lancé en 2018, le feuilleton est à l'antenne du lundi au vendredi à 20 h 40 sur France 2, rejoignant la grande famille des quotidiennes filmées dans la région Occitanie, nouvel eldorado de la télévision française, hautement télégénique avec sa lumière et sa garrigue, ses paysages de mer et de montagne.

Pour TF1, *Demain nous appartient* avait déjà pris ses quartiers à Sète à l'été 2017, alors que la petite dernière – *Ici tout commence* – est arrivée fin 2020 à Saint-Laurant-d'Aigouze. Sans oublier les séries plus anciennes encore tournées dans le coin : *Candice Renoir* à Sète, *Tandem* à Montpellier. Avec ses trois quotidiennes, qu'elle finance et accompagne, l'Occitanie se place désormais sur la deuxième marche du podium des régions en nombre de jours de tournages accueillis chaque année (après l'Ile-de-France).

A l'échelle d'*Un si grand soleil*, les chiffres annuels suffisent à donner le vertige : un budget de fabrication d'un montant de 40 millions d'euros, 260 jours de tournage étagés sur 52 semaines, avec à chaque fois une équipe en studio et trois équipes en décors naturels. Au total, 2 500 personnes vont collaborer pour cette saison 3 – techni-

cien, comédien et figurants confondus. Si l'on ajoute les deux fictions quotidiennes de TF1, les retombées économiques sont colossales pour le territoire, de même que l'explosion de la masse salariale dans le secteur.

« Nous sommes à flux tendu, admet Olivier Roelens, producteur exécutif d'*Un si grand soleil*, que l'on interroge en loge. Il faut parfois gérer les aléas mais le retard n'est pas possible. » Dans la région, les jeunes qui souhaitent s'orienter vers les métiers du cinéma et de l'audiovisuel commencent à profiter de ce nouvel élan. Sans être obligés de « monter à Paris », ces derniers bénéficient d'une ouverture des formations, puis d'une meilleure insertion professionnelle.

« Pour certains postes, on écume les fichiers, mais on ne trouve pas sur place », souligne d'ailleurs Olivier Roelens. Une dizaine de métiers en tension ont été identifiés : électricien de plateau, machiniste, accessoriste... Les professionnels ont travaillé à l'élaboration de formations professionnelles spécifiques pour répondre à leurs propres exigences. En partenariat avec Pôle emploi, la région Occitanie finance ainsi trois nouveaux cursus, dispensés à l'école Travelling, installée à Mauguio, à 15 kilomètres de Montpellier.

MULTIPLICATION DES FORMATIONS
Des formations en tout genre sont apparues dans la préfecture de l'Hérault. Si l'Ecole nationale supérieure d'art dramatique de Montpellier existait déjà, des écoles comme Le Plateau se sont spécialisées dans le travail face caméra. CinéCréatis s'est implantée à la rentrée 2020 au cœur de la Cité créative de Montpellier, alors que Métamorphoses forme au maquillage professionnel à Lattes. Il en existe bien d'autres.

Crée en 2017, Travelling a vu le jour en même temps que la première quotidienne *Demain nous appartient*. « C'est parce que la série se lançait qu'on s'est dit qu'il y allait avoir un énorme besoin de techniciens », raconte Laurent Mesquich, directeur de cette école privée. Pari gagné : depuis, la

demande n'a fait qu'augmenter. « Jamais on aurait lancé Travelling s'il n'y avait eu que du long-métrage dans la région : derrière, le taux d'insertion aurait été trop faible. » Avec des cycles professionnels de trois ans, mais aussi des BTS, l'école forme d'abord aux « métiers de l'ombre » – d'assistant réalisateur à régisseur.

Les séries télé permettent aux étudiants de mettre un pied dans une réalité souvent fantasmée. Montpellier étant devenu un « petit Hollywood » comme certains aiment à le souligner, le contact avec les professionnels se fait moins rare, plus facile. Il est presque banal, désormais, de croiser des caméras sur la place de la Comédie. Certains jeunes se disent ainsi : pourquoi pas moi ? « On n'est plus à l'époque d'Aznavour : il n'est plus nécessaire d'aller à la capitale faire carrière », se réjouit Fabrice Michel, directeur du Cours Florent de Montpellier, qui a ouvert en 2015.

ASCENSION RAPIDE

A La Grande-Motte, en bordure de plage à 25 kilomètres de Montpellier, on intercepte Orianne Mes entre deux prises. Armée d'une oreillette et d'un talkie-walkie, l'étudiante de 24 ans travaille sur le tournage d'*Un si grand soleil* : « en équipe 2 », ce mardi, sur le décor de la pailleto Les Sauvages. Lampions colorés, parasols et fauteuils Acapulco : l'ambiance est estivale malgré la fraîche grisaille de mars – qu'importe, les actrices trimbalent des bouillottes dans leurs poches. « J'avais dit à la prod : donnez-moi ce que vous voulez, je veux juste être sur le plateau ! », se souvient Orianne, étudiante en master de cinéma à l'université de Strasbourg. En troisième année de licence, elle était venue spécialement à Montpellier pour un stage de trois semaines. Depuis, Orianne a pris du galon : on la rappelle pour de courtes sessions en tant que troisième assistante réalisatrice. « A Strasbourg, tout le monde se bouscule pour aller chez Arte mais c'est souvent de la post-production et il faut parler allemand. A Montpellier, c'est beaucoup plus facile, il y a plein de boulot. On m'avait dit qu'il fallait aller à Paris pour faire du ciné ou de la télé. »

Mais là-bas, les loyers sont chers et il y a plus de concurrence. »

Croisé dans le studio de Vendargues, l'Aveyronnais Thomas Fourgous, 23 ans, stagiaire en mise en scène, confirme lui aussi son plaisir : « Cette ville de Montpellier, ça fait un moment qu'elle me fait des clins d'œil ! », remarque l'étudiant en licence de cinéma à Toulouse.

A l'université Paul-Valéry Montpellier-III, l'essor des séries commence même à influencer le contenu des cours. « Avant, on faisait la part belle au panthéon du cinéma, admet Guillaume Boulangé, enseignant-rechercheur en études cinématographiques. Nos formations étaient héritées des mouvements des ciné-clubs : la télévision semblait regardée comme un objet inférieur. Aujourd'hui, on décloisonne. » Histoire de la télévision française, cours consacrés aux séries, entretiens avec des professionnels des feuilletons de la région... des enseignements qui n'existaient pas il y a cinq ans. De même que des opportunités nouvelles de stages, voire de quelques cachets. « L'enjeu était de professionnaliser davantage, poursuit le maître de conférences. Cela se fait parfois dans la douleur et ces séries sont arrivées à point nommé. »

Bien sûr, tous les étudiants en cinéma ne rêvent pas du feuilleton *Un si grand soleil*. « Mais la dynamique générale décuple les possibilités de rencontres et de projets. Et pour ceux qui vont y faire des stages, cela a aussi cette fonction de préciser leur orientation, de comprendre ce qui les attire, ou pas, dans le cinéma », argumente Guillaume Boulangé, par ailleurs trésorier d'Occitanie Films, l'agence régionale de valorisation de la filière, sous tutelle de la région.

Ces expériences pourraient même créer des vocations. Ancien figurant et étudiant à Montpellier Business School, Leonard Ohayon a atterri en alternance à *Un si grand soleil*, chargé de « placement de produits et communication interne ». Heureux comme un pape, il ne veut plus quitter « le monde des projecteurs ».

Tout le monde ne partage pas cet avis. « Pour moi, tous ces jeunes stagiaires, c'est de la chair à canon, tranche Serge Lalou,

«ÇA PEUT ÊTRE ÉPROUVANT PHYSIQUEMENT, MAIS C'EST UN SUPER ENTRAÎNEMENT POUR DÉBUTER»

ACHILLE LANGE

étudiant
à l'école Travelling
et stagiaire sur deux
des feuilletons-phares
tournés en Occitanie



Le 2 mars,
Léonard
Ohayon,
alternant,
chargé des
placements
de produits,
dans un
studio de
Vendargues,
où est tour-
née la série
«Un si grand
soleil».

JULIEN GOLDSTEIN
POUR «LE MONDE»

Les séries télé, planche de salut pour les jeunes diplômés

La production et les tournages continuent de recruter, même si les opportunités de stage sont limitées par le contexte sanitaire

De gauche à droite :
Oriane Mes, étudiante en master de cinéma à l'université de Strasbourg, assure le poste de troisième assistante réalisatrice sur le tournage d'un épisode d'*«Un si grand soleil»*, à La Grande-Motte, le 2 mars. Une scène de cette série diffusée sur France 2 depuis 2018.

JULIEN GOLDSTEIN
POUR «LE MONDE»



responsable du master métiers de la production à l'université Paul-Valéry, à l'inverse de son collègue Guillaume Boulangé. *Le feuilleton télé représente presque un genre à part, un processus très industriel.* Rythme de travail soutenu, pression de la montre, «coûts maîtrisés» pour les moins expérimentés...

«C'est vrai que c'est l'usine», témoigne Achille Lange, 21 ans, étudiant à l'école Travelling. Lui a fait un stage en postproduction sur le plateau de *Demain nous appartient*, un autre sur celui d'*Ici tout commence* en tant que troisième assistant son. «Ça peut être éprouvant physiquement mais c'est un super entraînement pour débouter. On entre dans le vif directement, tout va très vite.»

Quelle que soit la spécialité, les passerelles restent possibles entre un épisode de série télé tourné dans la journée et un long-métrage façon art et essai. Pour nombre d'étudiants interrogés, il s'agit de commencer petit pour se permettre ensuite de voir plus grand. «C'est un tremplin extraordinaire, martèle Laurent Mesguich. Ce sont les mêmes métiers: les jeunes trouveront toujours une scénariste et une équipe déco. La seule chose qui change, c'est le rendement. Là, on tourne beaucoup plus vite que sur un film de Maurice Pialat.»

LES LIMITES DE L'EXERCICE

Et qui dit rapidité dit, pour certains, moindre qualité. «Ces feuilletons ne sont pas essentiels en termes d'apports culturel et intellectuel», admet Guillaume Boulangé. Aux yeux de Fabrice Michel, du Cours Florent, «ce n'est pas de l'art mais du divertissement: il ne faut pas que ça déborde du cadre de la télé» - raillant au passage «un jeu stéréotypé». Le directeur s'inquiéterait presque pour ses étudiants, aspirés par ces séries: «Ces quotidiennes font un usage intensif du jeune acteur. C'est bien parce que cela leur demande d'être rapides et précis. Mais il faut qu'ils se forment aussi à d'autres choses. Sinon, il leur restera quoi dans quinze ans, quand ils n'auront plus leur belle petite grimousse?»

Plus que dans les filières techniques, ceux qui souhaitent devenir comédiens semblent conscients des limites de l'exercice. Au campus du Millénaire, les étudiants du Cours Florent s'entraînent au jeu face caméra dans la salle Agnès-Varda. Nombre d'entre eux sont rompus aux castings multiples de la région. Jérémie Azen-cott, responsable des ateliers cinéma, les fait travailler une scène du film *Un après-midi de chien*, avec Al Pacino. «Dans les séries télé, c'est l'intrigue qui stimule, pas le jeu d'acteurs. C'est presque radiophonique. On sait qu'il n'y a pas une recherche de justesse absolue, dit-il. Mais je veux qu'ils apprennent à s'adapter à tous les supports.»

A 16 ans, Coline Bellin a obtenu un rôle récurrent dans *Demain nous appartient*, dans lequel elle incarnait la fille d'Ingrid Chauvin. Aujourd'hui étudiante au Cours Florent à Montpellier, elle rêve de cinéma et de «séries Netflix à gros budget». La jeune femme de 19 ans garde son regard bleu acier: «J'ai beaucoup appris mais c'est un milieu difficile. Emotionnellement, c'est les montagnes russes, souffle celle qui vit encore chez ses parents, à Lauret, au milieu des vignes. Il faut se forger une carapace. Moi, au moins, j'ai été vaccinée.» ●

LÉA IRIBARNEGARAY

Les salles de cinéma sont fermées, mais la production audiovisuelle est loin d'être à l'arrêt. Plus de 400 fictions, cinéma et télé confondues, ont ainsi été achevées en France depuis le mois de mai 2020, selon le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC). A Paris, 5 000 jours de tournages (pour le cinéma, l'audiovisuel et la publicité) ont été comptabilisés en 2020, contre 5 465 jours en 2019.

Au total, la capitale a accueilli 93 longs-métrages (103 en 2019), 64 séries (69 en 2019) et 223 films publicitaires (207 en 2019). Un «*bilan assez satisfaisant*» compte tenu de la période, indique la Mairie de Paris. De quoi rassurer ces jeunes qui sortent des écoles de cinéma et d'audiovisuel cette année. «*Globalement, sur la partie tournage, il n'y a pas eu de dégringolade de l'emploi*», constate François Villet, directeur de l'Ecole internationale de création audiovisuelle et de réalisation (Eicar), installée à Saint-Denis, en banlieue parisienne. Olivier Poujaud, directeur de l'école Cinémagis de Bordeaux, ne constate pas non plus de «difficultés particulières» quant à l'insertion des étudiants. «*Huit de nos étudiants sont actuellement employés sur une fiction télé tournée près de Bordeaux*», illustre-t-il.

LA CRISE DE PLEIN FOUET

Une tendance en phase avec l'essor des tournages dans la région. «*Entre 2019 et 2020, le nombre de jours de tournage sur la fiction TV - et plus particulièrement les séries - a doublé dans la région Nouvelle-Aquitaine, en partie grâce à trois séries qui sont restées plus de soixante jours sur le territoire*», observe l'Agence livre, cinéma & audiovisuel en Nouvelle-Aquitaine (ALCA).

TÉMOIGNAGE

«**J'AI DÉCROCHÉ MON STAGE GRÂCE AU BOUCHE-À-OREILLE**»

VICTORIA MASSIH, 27 ans, se doutait que trouver du travail ne serait pas une mince affaire.

Diplômée de l'école Cinémagis de Bordeaux en juin 2020, elle se met en quête d'un premier poste d'assistante caméra. La jeune femme part avec un désavantage: «Le premier confinement est tombé pile au moment de notre période de stage de fin d'études. Du coup, je n'en ai pas fait. C'est pénalisant, car, normalement, c'est celui qui nous met le pied à l'étrier», confie l'ancienne étudiante, qui, avant de se spécialiser en caméra en dernière année, n'avait effectué que des stages en mise en scène. En septembre 2020, elle parvient tout de même à trouver un stage en images, sur un projet bénévole de mini-série.

Mais s'ensuit une traversée du désert. Pour ne «pas déprimer entre quatre murs» à envoyer des mails toute la journée, Victoria Massih crée avec des amis une association afin de monter des projets et tourner. «Nous étions beaucoup à avoir quitté l'école et à n'avoir rien à faire. C'était l'occasion de sortir de chez nous, de continuer les tournages.» Finalement, grâce au bouche-à-oreille, Victoria décroche un stage pour un court-métrage au Pays basque, en tant qu'assistante de caméra, en janvier. Toujours un stage... Un mois plus tard, le chef de caméra la rappelle pour lui proposer un tournage de quarante jours sur un long-métrage à partir d'avril. Un vrai contrat! La mécanique est lancée. Un soulagement pour la jeune femme, heureuse de pouvoir enfin intégrer une équipe de tournage. ●

RO. PE.

Mais si les domaines de la production, des tournages et de l'écriture continuent de recruter et d'offrir des débouchés aux étudiants, en particulier pour les fictions télévisuelles et les séries, les distributeurs et les exploitants de salles subissent la crise de plein fouet.

«*Pour les jeunes que nous formons à ces métiers, c'est très compliqué depuis que les salles de cinéma sont fermées*, note Nathalie Coste-Cerdan, directrice de la Fémis. Nous avons beau mettre beaucoup d'énergie pour compenser cela, se projeter dans l'avenir dans ces filières n'a pas du tout la même signification qu'il y a encore quelques mois.»

Pour certains métiers, en temps normal difficiles d'accès, la pandémie n'arrange pas les choses. Tanguy Matignon est en dernière année à la Fémis au département script. Un poste, selon lui, méconnu de la profession. «*C'est un métier que les producteurs ont tendance à reléguer ou à oublier. S'il y a des économies à faire pour un film, sans parler de crise, c'est le scénariste qui saute*.»

Pour Olivier Poujaud, directeur de Cinémagis, le Covid-19 est «*un prétexte en plus pour limiter le nombre de personnes sur les plateaux*». Une observation partagée par Nathalie Coste-Cerdan: «*Les*

responsables Covid, présents sur les plateaux, ont tendance à vouloir limiter les effectifs, ce qui affecte en premier lieu le nombre de stages proposés.»

Pour donner un coup de pouce à certains, le CNC propose un appel à projets «Jeunes sortis d'école», dans le cadre du plan de relance, pour encourager les étudiants diplômés en 2019 ou en 2020 à se lancer dans un projet de création cinématographique ou numérique. Au total, 100 projets seront aidés à hauteur de 5 000 euros chacun et bénéficieront d'un rendez-vous d'accompagnement par le bureau d'accueil des auteurs et des jeunes professionnels du CNC.

GRÂCE AU RÉSEAU

Agathe Rossignol, jeune assistante décoration, diplômée de l'école Cinémagis de Bordeaux en juin 2020, envisage d'ores et déjà de tenter sa chance. Elle s'estime déjà chanceuse: elle «*enchaîne les tournages*» depuis la rentrée pour des séries télévisées. L'ombre de la crise sanitaire n'a pas, pour le moment, dévié sa trajectoire.

Tanguy Matignon, qui doit bientôt entamer ses recherches pour un stage, se doute que cette année «*sera plus difficile que les précédentes*.»

Pour accompagner les étudiants, les aider à affronter cette période,

la Fémis «*fait des choses qu'elle n'avait jamais faites auparavant*», souligne la directrice, et ce aussi bien dans leur recherche de stages que dans leur insertion professionnelle. «*Nous avons créé une plate-forme qui donne accès aux films de nos élèves et nous l'avons assortie d'un livret qui décrit leurs projets et leurs parcours*, explique Nathalie Coste-Cerdan. Tout cela a été envoyé à un certain nombre d'intervenants du secteur pour créer, le cas échéant, des relations entre nos étudiants et des professionnels qui recherchent des jeunes pour incarner une relève de la création ou pour contribuer à des projets existants.» Car, si la crise sanitaire a pu retarder l'entrée de certains sur le marché du travail, l'univers du cinéma n'en reste pas moins un milieu qui fonctionne grâce au réseau.

Un monde concurrentiel, où les places valent cher et où il faut savoir se trouver au bon endroit, au bon moment. Un système qui entraîne de facto des disparités dans l'insertion professionnelle, constate Olivier Poujaud, directeur de Cinémagis. «*Il y en a qui vont s'insérer et créer leur famille de cinéma plus vite que d'autres. La bonne intégration passe avant tout par le réseau que les étudiants vont se créer.*» ●

ROMANE PELLEN

e·artsup
L'école de la passion créative

DIRECTEUR ARTISTIQUE
MOTION DESIGNER
FILM MAKER
CHARA DESIGNER
DIGITAL DESIGNER
ANIMATEUR 2D-3D
GAME DESIGNER

ET SI DEMAIN C'ÉTAIT VOUS?

CONSTRUISONS VOTRE AVENIR CRÉATIF...

www.e-artsup.net

Établissement d'enseignement supérieur privé. Cette école est membre de **IONIS** EDUCATION GROUP

LES ÉCOLES DE CINÉMA S'OUVRENT AU CHAMP DE LA DIVERSITÉ

Muriel Biot n'a jamais été très scolaire. La jeune femme, qui a grandi entre Abidjan en Côte d'Ivoire, Garges-lès-Gonesse et Yerres, a arrêté les études en classe de première. Elle a ensuite fait une école de théâtre et débuté une carrière de comédienne. Avec sa couleur de peau, on lui propose «toujours les mêmes rôles, très clichés»: la prostituée, la réfugiée, la bonne amie avec un accent, la fille de banlieue... Lasse, elle s'inscrit, à 30 ans, dans une école de cinéma, afin de devenir réalisatrice: «Je veux inventer des personnages qui ne me figent pas dans une case», explique cette fille d'un fleuriste.

En 2018, elle fait partie de la première promotion de Kourtrajmé, une formation créée par le réalisateur Ladj Ly, gratuite et accessible sans condition de diplôme. Elle complète aujourd'hui son parcours avec «La Résidence» de La Fémis. Lancé par cette grande école parisienne à la réputation élitiste, ce programme s'adresse aux jeunes autodidactes issus de milieux modestes, afin de former des réalisateurs avec des profils différents de ceux admis par le très sélectif concours d'entrée. «Les lignes bougent enfin. J'ai même été invitée à la Sorbonne pour parler des représentations des minorités ethnoroaciales dans l'audiovisuel français», poursuit Muriel Biot.

PLEIN RENOUVEAU

Nouveaux programmes, nouvelles attentes du public, nouvelles sources de financement... Les écoles de cinéma françaises sont en plein renouveau pour accueillir des profils différents, moins homogènes, capables de diversifier les écritures cinématographiques. «Le paysage audiovisuel exprime un appetit pour d'autres formes d'expression. Les plates-formes notamment sont à l'affût d'histoires et de parcours différents», assure Nathalie Coste-Cerdan, directrice générale de la Fémis.

D'après les derniers résultats du baromètre de la diversité de la société française établi par le CSA, la part des personnes à l'antenne perçues comme non blanches se situe à 15 %, les personnes handicapées sont quasi absentes, et la représentation des territoires est peu conforme à la réalité.

«Lorsque j'intervenais à La Fémis, en section réalisation, on n'avait quasiment que des profils bac + 5 issus de Sciences Po. Il fallait vraiment que les choses évoluent», affirme le cinéaste Claude Mouriéras. En 2015, il fonde la CinéFabrique, une école publique implantée à Lyon, qui sélectionne de façon ouverte: aucun diplôme n'est exigé à l'entrée. Les candidats doivent soumettre leur CV, une lettre de motivation, un portfolio, et passer une série d'épreuves: un questionnaire, un exercice audiovisuel, un mini-tournage en équipe et enfin un entretien devant un jury.

Selectionner et former différemment les futurs réalisateurs de films: une idée que Claude Mouriéras a mûri pendant de nombreuses années. Depuis 2002, le réalisateur travaillait avec des jeunes des quartiers populaires de Paris sur des projets de courts-métrages: «Ils avaient des projets formidables, mais n'avaient pas les moyens de se payer une école privée de cinéma, ni la formation académique pour réussir les concours d'entrée aux grandes écoles publiques.» En même temps, en tant que vice-président de l'avance sur recettes pour le court-métrage, il se désolait de ne recevoir que des projets trop formatés, très «parisiens»: «Il y avait une absence totale de diversité.» D'où cette école, qui offre sur trois années une formation gratuite.

«J'avais tendance à culpabiliser car je n'avais pas une grande culture cinématographique, et pourtant jamais je ne me suis sentie illégitime. J'ai l'impression d'avoir été prise pour qui je suis», témoigne Camille



Des élèves de la première école nationale gratuite de cinéma, la CinéFabrique, sur un tournage, le 9 octobre 2015, à Lyon. PHILIPPE DESMAZES/AFP

De nouveaux programmes accueillent des profils moins homogènes. Une ouverture poussée par les plates-formes comme Netflix qui souhaitent produire des contenus plus à l'image de la société

Schuster, 21 ans, étudiante en troisième année à la CinéFabrique. Lorsqu'elle passait son bac à Chambéry, la lycéenne avait hésité à s'inscrire en classe préparatoire littéraire: «Finalement, je suis ravie d'y avoir échappé. J'ai l'impression que la prépa m'aurait conformée, tout le monde connaît les mêmes choses, a le même parcours», raconte cette jeune femme au profil biculturel: son père, aujourd'hui décédé, était un militaire français, tandis que sa mère est originaire du Gabon.

ÉVOLUTION DU CONCOURS

«Il ne faut pas cantonner la diversité aux jeunes de banlieue. L'école n'est pas un ghetto, nous varions les profils en termes d'âge, d'origine, de formation de sensibilité. Aujourd'hui, nous avons des promotions à parité hommes-femmes mais, en termes d'intervenants, ça a été un vrai combat. On cultive encore trop l'entre-soi», souligne Claude Mouriéras. Avec plus de 1000 candidats chaque année pour 35 places par an, l'école est victime de son succès. Elle pour-

raît prochainement ouvrir une antenne à Marseille, voire à l'étranger.

Cet élan inclusif est partagé par de nombreuses institutions, à commencer par les plus prestigieuses. La Fémis fait mentir son image élitiste en multipliant les dispositifs en faveur de la diversité: stages «égalité des chances» avec le soutien de la Fondation Culture & Diversité depuis 2008, La Résidence depuis 2015. Et, en septembre 2020, à Mayotte et à La Réunion, ont été organisées des «cordées de la réussite», des ateliers sensibilisant les jeunes du secondaire issus de milieux modestes à la poursuite d'études dans le milieu artistique.

Le concours évolue également: en 2017, un documentaire de Claire Simon, ancienne directrice du département réalisation à la Fémis, avait critiqué le «nombri-lisme» de cette école. «En interne, le film a pu en irriter quelques-uns. Mais il nous a aussi fait réfléchir. Par exemple, on demande au jury de ne pas trop tenir compte de la maîtrise du langage des candidats à l'oral. Et il y aura des évolutions plus nettes dans les années à venir», assure Nathalie Coste-Cerdan, la directrice de l'école.

Le dernier concours présentait déjà une évolution: lors de leur inscription, les postulants ont pu cocher, s'ils ne se reconnaissaient ni dans la case «femme» ni dans la case «homme», l'option «ne se prononce pas». Un signal qui entend montrer que l'école est davantage sensible aux questions liées au genre et à la transidentité.

Cette ouverture à la diversité est aussi largement portée par les plates-formes, avides de former de nouveaux talents. «Nous avons des progrès à faire en termes de représentation de la société sur nos

écrans», résume Lorraine Sullivan, responsable des partenariats avec les écoles pour Netflix France. Afin d'offrir des opportunités concrètes à des jeunes issus de la diversité qui manquent de réseau, Netflix a créé des postes pour les recruter sur ses projets de série. «Les uns intègrent nos ateliers d'écriture en tant qu'apprentis scénaristes, les autres travaillent en tant qu'assistant réalisateur ou troisième assistant réalisateur», détaille Mme Sullivan.

«FRENCH TOUCH»

Depuis un an, la plate-forme multiplie les partenariats en faveur de la diversité: avec La Résidence de la Fémis, avec Kourtrajmé, avec l'association 1000 Visages ou encore avec l'école des Gobelins... «Netflix s'attaque ainsi au sujet numéro un aujourd'hui: les contenus», analyse Nathalie Berriat, directrice des Gobelins. «Quand vous faites travailler des équipes interculturelles, vous entremêlez des histoires, mais aussi des approches artistiques différentes. Et c'est justement ce qu'on appelle la French touch: un savoir-faire ouvert, particulièrement recherché.» Et primé.

Louise Courvoisier, issue de la première promotion de la CinéFabrique, a reçu le premier prix de la Cinéfondation pour son court-métrage *Mano a mano* lors du Festival de Cannes en 2019. Avec *The Loyal Man*, court-métrage sur un homme de main de la mafia tamoule de Paris, Lawrence Valin, lauréat de La Résidence à La Fémis, est en lice pour être nommé au César du meilleur court-métrage en 2021. «Attention néanmoins: si certains de ces jeunes parlent de leur communauté, poussés par des convictions fortes, ils ne veulent pas être caricaturés comme porteurs d'un message», nuance Nathalie Coste-Cerdan.

La diversification ne doit pas verser dans la stigmatisation, souligne la jeune réalisatrice Muriel Biot, qui travaille sur un film de science-fiction: «Il ne faut pas croire que je ne peux réaliser que des films sur la banlieue ou l'immigration. Ce sont des thématiques importantes, je ne dis pas le contraire. Mais il faut que je puisse avoir la même liberté que n'importe quel autre cinéaste. Avant d'être une réalisatrice noire, je suis avant tout une réalisatrice.» ●

MARGHERITA NASI

À LA FÉMIS, UN ATELIER POUR BOURSIERS

L'école de cinéma parisienne a mis en place un «atelier égalité des chances», destiné à 15 étudiants issus de l'éducation prioritaire ou à des boursiers de l'enseignement supérieur. Cet atelier prend la forme d'un stage de quatre semaines, organisé avec la fondation Culture et Diversité, pour éclairer les élèves sur les formations dispensées à La Fémis, les conditions d'accès à l'école, leur permettre d'approfondir leurs connaissances sur le cinéma. Ils sont ensuite accompagnés pour passer le concours. Ceux qui l'obtiennent bénéficient de bourses d'études et d'aides au logement. Plus classique, l'école organise aussi des demi-journées d'information pour les lycéens, les élèves de BTS ou des classes préparatoires littéraires.

Apprendre à produire des films plus «écolos»

Dans les écoles de cinéma, des étudiants réfléchissent à des solutions pour limiter l'impact carbone des tournages

Des bruits de visseuse et de marteau s'élèvent du fond du vaste entrepôt – une ancienne imprimerie de 300 m² située à Bagnol (Seine-Saint-Denis). Dans l'entrée, un énorme fût en aluminium monte la garde. En jean et veste en cuir noir, Elina Kastler, étudiante à l'Ecole supérieure d'art de Tourcoing, s'aventure sans ciller dans ce bric-à-brac, entre les faux murs en béton, les blocs de fenêtres, les estrades et les gueuses de parpaings.

«Qu'est-ce qui t'amène?», lui lance une voix chaleureuse, cachée derrière une pile de rouleaux de moquette encore emballés. «Je travaille sur un projet de court-métrage, et je recherche un mur extérieur pour créer un effet de vis-à-vis dans un appartement», répond la jeune femme de 24 ans. «J'ai aussi besoin de feuilles de décor bleues pour reconstituer une salle de bains dans le style années 1980.»

Ce n'est pas le choix qui manque à la Ressourcerie du cinéma, inaugurée en décembre 2020. «On a ouvert ce lieu pour que les décors de films, souvent tout neufs, puissent trouver une seconde vie, plutôt que de partir à la benne», explique Jean-Roch Bonnin, l'un des trois cofondateurs.

Jusque dans les années 1980, tous les professionnels du cinéma avaient l'habitude de conserver et de réutiliser. Mais avec la chute du prix des matériaux et la hausse des prix de stockage, cette pratique s'est perdue.» Au prix d'un gâchis monumental.

Le constat est sans appel. En moyenne, un long-métrage produit 15 tonnes de déchets de décor et de mobilier. Ajoutez-y tous les déplacements des équipes de tournage, la restauration ou le streaming vidéo, et vous aurez une idée de l'impact que peut avoir un film sur l'environnement. Ainsi, d'après une étude publiée en novembre 2020 par le collectif Ecoprod avec le cabinet Workflowers, le secteur audiovisuel en France émet 1705560 tonnes équivalent CO₂ en une année, soit environ 700 000 vols Paris-New York aller-retour.

PRISE DE CONSCIENCE

La Conférence de Paris sur le climat et le succès du film *Demain*, de Cyril Dion et Mélanie Laurent, en 2015, ont toutefois provoqué une vraie prise de conscience dans ce secteur. «Bien sûr, vous trouverez toujours des gens prêts à prendre l'avion pour une journée de tournage en Australie... Mais les lignes bougent», constate Joanna Gallardo, responsable des relations institutionnelles à Film Paris Region, membre d'Ecoprod. Les professionnels commencent à se rendre compte que les ressources se raréfient et que si on ne les gère pas mieux, on n'aura bientôt plus accès.»

Frédéric Aublé, producteur chez Les Tisserands, fait partie des convaincus. «Depuis 2015, on privilie au maximum le train par rapport à l'avion, on bannit les gobelets et les sacs en plastique sur les tournages et on remplace le plus possible les projecteurs HMI traditionnels par de l'éclairage à LED», énumère-t-il.

La nouvelle génération pousse à la roue. «Transmettre à l'écran de beaux messages sur l'écologie,

c'est bien», souligne l'étudiante Elina Kastler. *Mais on doit désormais s'efforcer de faire vivre ces convictions dans la façon dont on produit les films. Trouver de nouvelles façons de faire pour limiter le gâchis et la pollution.*»

Antoine Fouletier, étudiant en licence professionnelle «gestion de la production» à l'école des Gobelins, à Paris, estime aussi que l'audiovisuel doit prendre sa part de responsabilité dans ce domaine. «Le secteur est très lié aux nouvelles technologies, donc très énergivore. Il doit lui aussi se mobiliser. Et pas dans dix ans. Il faut donc passer à la vitesse supérieure dès maintenant. Personnellement, j'aurais du mal à travailler pour une entreprise qui se moque du développement durable – ou qui fait du business en détruisant la nature.»

TRI SÉLECTIF

Elina et Antoine sont loin d'être des exceptions dans le paysage. «Sur les plateaux, on voit de plus en plus de jeunes demander s'il y a un tri sélectif des déchets, ou si la cantine est végétarienne», constate Joanna Gallardo, de Film Paris Région.

Ce mardi matin, c'est l'effervescence dans l'amphithéâtre de l'Ecole supérieure de l'image et du son (ESIS), nichée dans un fond de cour dans le 10^e arrondissement de Paris. Pendant que Leila et Valérie, étudiantes en troisième année, disposent des brownies et des bouteilles de jus de fruits en verre sur la table de régie, Nicolas et Olivier scotchent des filtres sur les spots pour adoucir la lumière. Jade, de son côté, est assise sur un divan, devant une grande toile verte.

«Quand vous voulez, ça tourne», lance Laurent, le cadreur, la main posée sur le joystick de la caméra. «On réalise une pub pour du thé», explique, en aparté, Mathieu Saminadin, 20 ans, qui s'essaie au rôle de réalisateur. Avec une exigence: limiter le plus possible l'impact environnemental du tournage.

«Pour limiter le budget et l'empreinte carbone, on a imaginé un scénario dans lequel le personnage voyage aux Seychelles rien qu'en buvant du thé», lance-t-il. Le fond vert leur permet d'incruster des décors extérieurs sans avoir à se déplacer. «Pour éviter la gabegie de papier, tous les documents de travail sont diffusés en format numérique, sur tablette», ajoute-t-il.

«Je suis contente que les questions environnementales se posent de plus en plus dans notre secteur, car dans ma vie personnelle, elles irriguent mon quotidien. Si j'ai à produire un film à l'avenir, c'est sûr, j'intégrerai ce critère dans mon cahier des charges», confie Valérie, étudiante dans cette école, par ailleurs végétarienne.

Pour accompagner les étudiants dans la conception d'«écotournages», de plus en plus d'établissements – l'Ecole de la cité du cinéma, 3iS, l'INA Sup, l'ESRA – font appel au collectif Ecoprod pour assurer des formations à ces questions. Valentine Marou est l'une des animatrices de ces modules proposés aux étudiants. «On ouvre à chaque fois la session en rappelant aux étudiants l'impact du secteur de l'audiovisuel

sur l'environnement. Puis on leur donne des exemples concrets d'actions à mettre en place, de la pré-production jusqu'à la postproduction en passant par le tournage.»

Le collectif met gratuitement ses outils à leur disposition: un calculateur carbone Carbon'Clap, des fiches pratiques par métier, une liste de prestataires écoresponsables et adhérents de la charte Ecoprod... Un guide de l'écoproduction recense toutes les initiatives possibles: choix du type d'ampoules moins énergivore et type de branchement utilisé, optimisation de la régie pour limiter les trajets, recyclage de certains objets ou accessoires, organisation de repas avec moins de vaisselle jetable... «On évoque aussi les innovations technologiques, comme ces groupes électrogènes fonctionnant à l'huile de friture plutôt qu'à l'essence. Ou ces systèmes de récupération de cha-

«LE SECTEUR EST TRÈS LIÉ AUX NOUVELLES TECHNOLOGIES, DONC TRÈS ÉNERGIVORE. IL DOIT, LUI AUSSI, SE MOBILISER»

ANTOINE FOULETIER étudiant en «gestion de la production» aux Gobelins, à Paris

leur de serveurs, développés par Qarnot Computing, pour chauffer des bâtiments», détaille Valentine Marou.

Mais pour beaucoup d'étudiants, le compte est encore loin d'y être. «Je suis frustrée de n'avoir eu que trois heures de formation

sur ces sujets», confie Sara Rimbault, 22 ans, inscrite en licence pro «gestion de la production» à l'école des Gobelins. «Le développement durable est un sujet prépondérant. Et pourtant, il est encore bien loin d'irriguer tous nos cours.»

Nathalie Coste-Cerdan, la directrice de la Fémis, à Paris, sait qu'il faudra aller plus loin. «La nouvelle génération a envie de produire des films qui ont du sens, constate-t-elle. Elle le montre dans les sujets de mémoire qu'elle nous propose. D'ailleurs, leurs travaux nourrissent notre réflexion pédagogique et nous poussent à prendre le tournant par les cornes.»

Il y a trois ans, son établissement a mis en place des sessions de sensibilisation aux enjeux éco- logiques, à destination de ses étudiants spécialisés en production. L'objectif, désormais, est de les étendre à l'ensemble des filières.

Signe d'un changement, la Fémis vient de signer un partenariat avec la Ressourcerie du cinéma pour le réemploi de ses décors.

In fine, l'impact de toutes ces initiatives, assez nouvelles, est encore limité. «Faire des films de manière écologique demande du temps, notamment en termes de préparation», souligne Colin Destombes, jeune diplômé de la Fémis en 2019. Mais le cinéma est un milieu très concurrentiel où les marges de manœuvre en termes de délais et de budget s'avèrent de plus en plus serrées. Même en étant très motivé, on est obligé à un moment donné de réduire ses ambitions écologiques.»

La véritable «révolution verte» dans l'audiovisuel nécessiterait un changement complet du modèle. En attendant, certains compent bien trouver des moyens de limiter la casse. ■

ÉLODIE CHERMANN

1^{re} école au monde en effets spéciaux*

ARTFX
SCHOOL OF
DIGITAL
ARTS

**RIDLEY, STEVEN,
MARTIN, TIM, HIDEO...
ET POURQUOI
PAS VOUS?**

5 Mastères reconnus par l'Etat (inscription au RNCP, niv. 7)

- Cinéma
- 3D et effets spéciaux
- Animation 2D / 3D
- Jeu vidéo
- Programmation

Depuis 15 ans nous formons avec passion les talents artistiques et techniques des plus grands studios.

95 % de taux d'insertion professionnelle.

Admission niveau Bac, hors Parcoursup

Inscrivez-vous à la prochaine session d'admission: www.artfx.school

**VILLA
ARTFX
PARIS**

**ARTFX
MONT-
PELLIER**

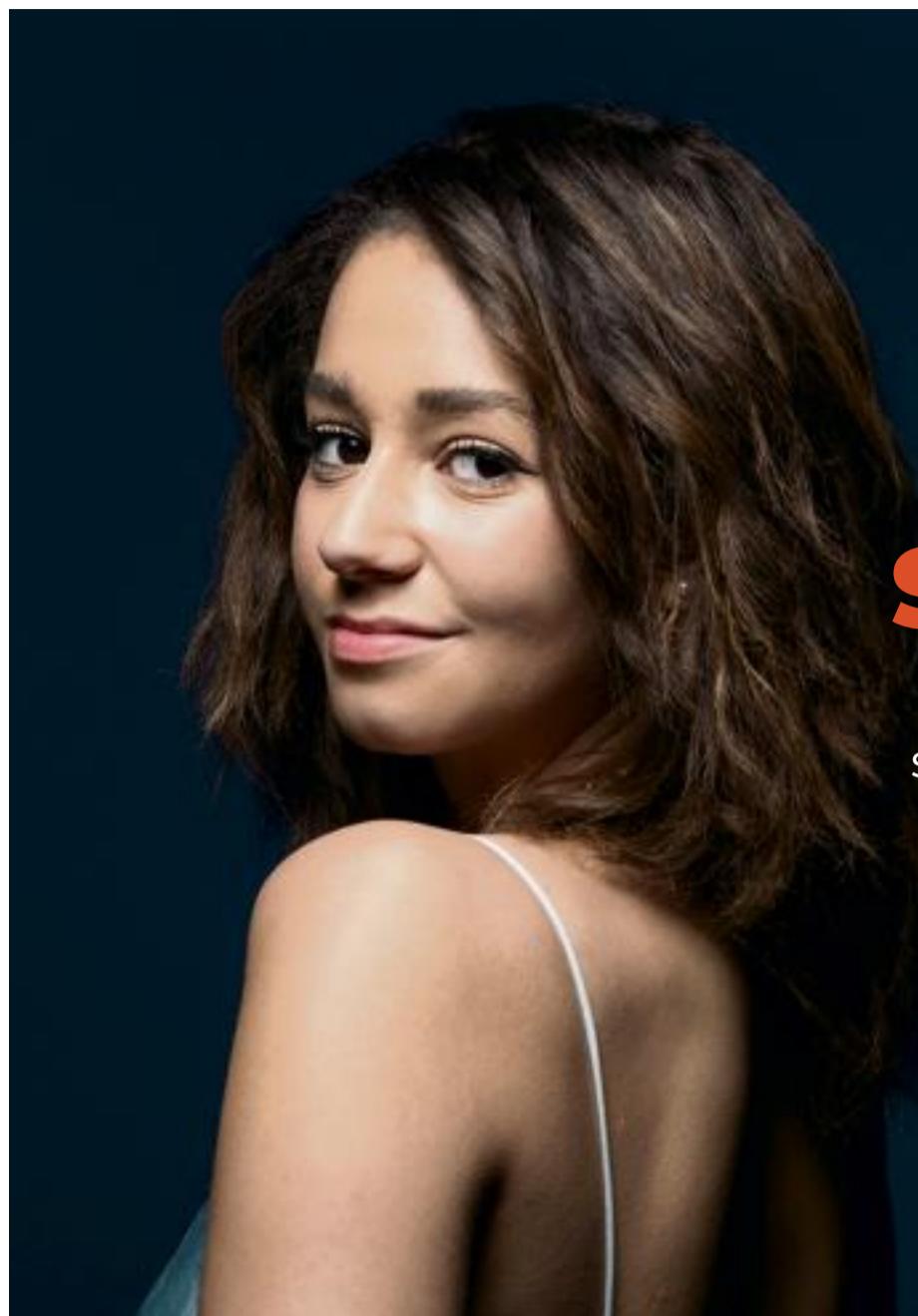
**ARTFX
LILLE
PLAINE
IMAGES**



*En 2020, ARTFX a été classée 1^{re} école mondiale en effets spéciaux, 4^{re} en animation 3D et 7^{re} en jeu vidéo dans la catégorie "Production Excellence".

1,7 million

C'est la quantité émise, en tonnes équivalent CO₂, par le secteur audiovisuel français en une année, selon une étude du collectif Ecoprod. Soit 700 000 vols Paris-New York aller-retour



LA RELÈVE

LÉNA SITUATIONS

SA VIE, SON ŒUVRE

L'influenceuse de 23 ans, star sur YouTube et Instagram, fait un carton en librairie avec son manuel de développement personnel à destination des adolescents et des jeunes adultes

A Paris, en juin 2020. JOEL SAGET/AFP

Léna Situations habite quelque part à Paris, mais vraiment, on a juré de ne pas donner plus de précisions : la jeune femme ne sait plus où donner de la tête quand elle met le nez dehors. Entre ces inconnues qui l'alpaguent comme une copine, ceux qui la guettent, celles qui demandent des selfies...

«C'est devenu la chasse... Fran- chement, il y en a, ils devraient tra-

vailleur au FBI! Même avec le masque, des lunettes, une capuche, on me reconnaît..., rigole-t-elle, gobelet doré à la main. Des fois, ce sont les parents qui prennent la photo de moi avec leur fils ou leur fille, ils me regardent et ils captent pas. Ils sont en mode : mais c'est qui? Mais Madame, vous êtes qui?»

On leur répond : Léna Mahfouz à l'état civil, 23 ans, influenceuse, phénomène sur YouTube. Ses vidéos façon «journal de ma vie»

– qu'elle écrit, réalise et monte depuis son salon – dépassent régulièrement les 3 ou 4 millions de vues sur la plate-forme. Un petit empire médiatique bâti en trois ans par cette diplômée d'une école de marketing de la mode, qui a le sens de la formule, le rire facile, une bonne bande de copains (le chanteur Bilal Hassani, les youtubeurs McFly et Carlito, son petit ami Séb la Frite...). Et exerce dans un art particulier : celui de créer une dévotion amicale chez les ados et les jeunes adultes qui suivent ses confessions intimes – ils sont 1,8 million à s'être abonnés à sa chaîne YouTube (à titre de comparaison, la chaîne YouTube du *Monde* rassemble 980 000 abonnés...). Et 2,9 millions à la suivre sur Instagram.

Une dévotion née d'une forme d'admiration pour sa réussite personnelle – elle gagne sa vie grâce à des partenariats avec des marques, de Balmain à Jennyfer – et d'identification à sa vie de Parisienne, passionnée de mode, de fêtes, de voyages à New York... Et qui se pose les mêmes questions que tout le monde à cet âge de la vie.

FIGURE ACCESSIBLE

Léna Situations incarne ainsi une nouvelle génération de youtubeuses ou d'instagrameuses à l'air accessible, qui peut balancer un jour qu'elle a envie «d'être moche», parler «face cam» de ses crises d'angoisse (liées notamment à la pression des réseaux sociaux), évoquer, morte de rire, ses pires «hontes»... Ou raconter la succession précise de textos et de circonstances qui lui a permis «de pécho son crush», comme elle le dit.

«Avant, les vidéos lifestyle, c'était un faux mode de vie. Genre les filles, elles se réveillent elles sont magnifiques, je vais manger mes cinq fruits et légumes au p'tit déj, j'enchaîne avec du yoga, et le midi je me fais un poké», raille Léna, qui convoque régulièrement sa famille dans ses vidéos – son père est marionnettiste et dessinateur, sa mère, ex-styliste. Ses deux parents, immigrés d'Algérie, ont fui la guerre civile pour s'installer à Paris.

«A l'adolescence, on a besoin de figures d'identification pour se construire hors du cercle familial et trouver son identité», analyse la sociologue Claire Balleys, spécialiste des adolescents et des réseaux sociaux. «Ce qui est nouveau avec ces influenceurs, c'est que ce sont des jeunes qui parlent aux jeunes, et qu'ils le font dans un cadre intime, avec une adresse directe. D'où un effet très fort de proximité.» Surtout, en ce moment, où chacun vit davantage retranché chez soi. «Ces influenceurs sont des palliatifs aux sociabilités des jeunes dans l'espace public, qui, même en dehors du Covid-19, ont beaucoup diminué depuis vingt ans, à mesure que le contrôle parental à l'extérieur s'est renforcé.»

Léna Situations est-elle différente de la personne qu'elle met en scène dans ses vidéos? Pas trop, non. Elle parle vite et truffe son discours de formules cash, s'autoanalyse. Dans le salon qui ressemble au décor Instagram de sa vie, il y a des pains au chocolat luisants («c'est une famille rebue ici, ma mère elle me tuera, si elle savait que je recevais des gens sans qu'il y ait à boire ou à manger»), un bouquet de fleurs sur la table en verre, des coursiers qui débarquent dans l'entrée, chargés de paquets... «On est dans le gros cliché des influenceuses qui reçoivent des cadeaux toute la journée», dit-elle en refermant la porte. Oui, c'est indécent.»

Il y a bien sûr un Iphone qui clignote sans arrêt. Le dernier coup de fil : une entreprise de cosmétiques veut monter un parten-

ariat avec elle pour une vidéo. En l'espace de deux ans, Léna Situations est devenue une marque, et elle se marre en servant à ses invités des M & M's collectors avec son portrait dessiné dessus. «C'est très gênant... Y'a un truc fou quand t'es influenceuse, c'est que les gens pensent que tu adores recevoir des choses avec ta tête dessus. J'ai ma gueule partout, j'en veux plus. Mais bon, ma mère est contente.»

Mais si sa notoriété est convoitée par de nombreuses marques, avides de son énorme pouvoir de prescription auprès de la jeunesse, Léna estime surtout que cette audience lui donne une forme de «privilège social», et de «responsabilité» dans le discours qu'elle porte – elle le dit comme ça. «C'est une grosse pression. Y a trois millions de personnes qui t'écoutent quand toi t'es encore en train d'essayer de comprendre la vie.»

SEXISME ORDINAIRE

Alors, derrière les «pranks» [blagues] entre copains et les séquences de placement de produit, il y a souvent un peu plus. Des réflexions sur le féminisme, notamment. «En vrai, je comprends pas pourquoi il existe, ce mot, ça devrait être la base.» Alors qu'il y a quelques années elle n'avait «pas conscience du problème», poussée à s'affirmer par une mère «badass mais toujours respectueuse», elle s'insurge contre le sexism ordinaire, «ces réunions où on ne me prend pas au sérieux, juste parce que je suis une femme et que je suis jeune», ou ces hommes «qui te font un bisou sur la joue alors que tu les connais pas».

Mais aussi des réflexions sur l'homophobie, le racisme. Même si elle avance à pas de loup dans ce domaine. L'été dernier, elle avait partagé des pétitions de soutien au mouvement antiraciste Black Lives Matter. «Direct, j'ai perdu plein d'abonnés, de ouf. Bon, ça fait une sélection naturelle... Mais maintenant, je fais davantage de pédagogie.»

Elle poursuit : «C'est grâce aux réseaux sociaux que j'ai réalisé l'ampleur du problème du racisme

en France. Ce qui est magique avec les réseaux, c'est que ça permet de prendre conscience de trucs qu'on n'apprend pas à l'école. Tu te fais éduquer, car les paroles sont bien plus multiples, il n'y a pas qu'un discours majoritaire.»

Mais ce qui la préoccupe en ce moment, c'est la détresse de la jeunesse, en particulier les étudiants qui sont nombreux à la suivre et se désespèrent de suivre leurs cours en ligne, cloîtrés chez eux. Elle s'empare. «Mais moi, étudiante là-dedans, j'aurais pas tenu! J'aurais toqué à la porte de l'Elysée, j'aurais dit : «Macron, on n'en peut plus, on est à bout de nerfs, sors-nous de là, c'est plus possible!» Je le vois chez tous ceux qui m'écrivent, il y a un gros sentiment d'abandon.»

Elle répond aux messages, le plus possible. Au printemps 2020, elle a lancé une collecte pour les soignants. «En fait, mon rôle, dans ce contexte, c'est surtout de créer du divertissement. De faire rigoler, faire oublier.»

PSYCHOLOGIE POSITIVE

Et de donner des conseils – plutôt pleins de bon sens – façon grande soeur. Une dimension qu'elle exploite aussi dans son livre, *Toujours plus* (Robert Laffont), sorti en septembre 2020. Car l'une des spécificités de Léna Situations, c'est son appétence pour les sujets liés à la santé mentale : comment gérer son anxiété, une rupture, arrêter de procrastiner, avoir confiance en soi...

Mais aussi, de manière terre à terre, comment gagner de l'argent pour financer ses projets de vie : et Léna d'expliquer la manière dont elle a payé ses cours en école privée et son semestre à New York à coups de baby-sittings, de jobs d'ouvreuse dans un théâtre et de prêts bancaires. Avec, à chaque fois, un côté psychologie positive, *you-can-do-it* à l'américaine.

Un univers sucré et optimiste qui peut laisser pantois, mais qui a rencontré un public (très) jeune et avide de soutien... En particulier en ces temps de pandémie. «C'est un livre positif dans une année compliquée», résume Léna. *Toujours plus* fait un carton : il s'est vendu à 370 000 exemplaires, se positionnant en tête des ventes à l'automne.

L'auteur et critique littéraire Frédéric Beigbeder ne s'en est pas remis, dégommant, dans *Le Figaro*, la vacuité de l'entreprise : «inculture assumée», «marketing affreusement cynique», «narcissisme» ou «style éccœurant»... «Que le livre soit critiqué, ça fait partie du processus», répond Léna. Mais Beigbeder, il cherche pas à comprendre, il dit juste : «c'est un livre écrit par une conne et acheté par des cons». En disant ça, tu t'attaques à des centaines de milliers de personnes qui ont acheté le livre.»

En attendant, en ces temps de demi-confinement, Léna continue de tourner, monter et répondre à sa «communauté». «Influenceuse, c'est un métier solitaire. C'est toi derrière l'ordinateur, beaucoup de gens te suivent mais tu n'en vois aucun. C'est très bizarre.» D'où une confrontation parfois brutale avec la réalité de ses fans, dans la rue, qui lui fait un peu peur.

Ses rêves pour sa vie? Habiter une grande maison, «la maison du bonheur, où les potes peuvent venir et où, le soir, on se retrouve pour boire des verres, papoter en famille. En fait, mon rêve de vie, c'est Friends». Une série doudou sans prise de tête, qui fait du bien quand tout va mal. Elle s'y reconnaît bien. •

JESSICA GOURDON

GROUPE  ESRA

FORMATIONS AUX MÉTIERS
DU CINÉMA,
DU SON
ET DU FILM
D'ANIMATION

Diplômes visés par l'Etat à BAC +3 et BAC +5

Titres certifiés RNCP Niveau II - BAC +3

DIPLOME
VISE
PAR L'ETAT

www.esra.edu

Enseignement supérieur technique privé reconnu par l'Etat

PARIS - NICE - RENNES - BRUXELLES - NEW YORK

LA PARITÉ AUX MANETTES

ATTIRER **PLUS DE FILLES** POUR CHANGER LES RÈGLES DU JEU VIDÉO

Alors qu'un joueur sur deux est une joueuse, les effectifs des formations restent très masculins. Des écoles tentent de lutter contre les biais de genre associés à cet univers

Chloé Giacomelli fait figure d'exception. En première année de licence informatique jeux vidéo à l'école CNAM-Enjmin à Angoulême, elle est la seule fille sur vingt-sept étudiants. Dans le studio indépendant où elle effectue son alternance, elles sont trois sur onze salariés. «C'est aberrant sur le principe, mais dans l'imaginaire, le jeu vidéo reste un univers masculin», estime l'étudiante. Passionnée par les jeux vidéo depuis l'enfance, Chloé a hésité longtemps entre un cursus plus artistique ou plus technique avant d'opter pour la programmation. Et n'a «aucun problème» à être entourée de garçons.

Les studios de jeu vidéo comptent aujourd'hui 14 % de femmes, selon le baromètre 2020 du jeu vidéo en France, édité par le Syndicat national du jeu vidéo (SNJV). Signe que les choses sont en train d'évoluer, elles sont 26 % dans les écoles spécialisées. A y regarder de plus près, cependant, les situations varient en fonction des cursus et de leur fibre artistique ou technique. En *game art*, où il s'agit de dessiner les personnages et l'environnement du jeu, la parité est de mise, voire les filles sont plus nombreuses. En *game design*, où l'on connaît les mécanismes du jeu, et en programmation, où l'on code toutes les fonctionnalités, le nombre de femmes chute drastiquement.

Une orientation qui se joue bien avant l'entrée dans ces filières. «Quand on voit les candidats arriver aux journées portes ouvertes, on peut quasiment dire dans quel cursus ils veulent aller», relate Nicolas Becqueret, le directeur général de l'E-artsup. Dans son école, à Paris, par exemple, le master *creative gaming & coding* (création et code) compte plus de trois quarts d'hommes, quand le bachelor *game art* comprend plus de trois quarts de femmes, tandis que le cursus *technical artist* (conception et suivi des processus artistiques) tend vers plus de mixité.

MISE EN PLACE D'UNE CHARTE

Après un premier cursus en graphisme, Carla Graffeo, jeune diplômée de l'ICAN, à Paris, se destinait plutôt à une filière artistique avant de découvrir le *game design*. «On connaît mal les différents métiers du jeu vidéo et l'étendue des compétences demandées. En *game design*, le niveau technique n'est pas si important. Il s'agit surtout de réfléchir aux mécanismes du jeu et à comment maintenir la motivation des joueurs.»

Certaines écoles, comme le CNAM-Enjmin, proposent ainsi des ateliers dans les collèges et les lycées pour mieux faire connaître ces métiers qui attirent les passionnés. Les jurys sont également sensibilisés pour porter attention aux stéréotypes de genre dans les procédures d'admission. Mais difficile d'attirer davantage de filles dans ce secteur quand



A l'Ecole nationale du jeu et des médias interactifs numériques, sur le Campus de l'Image Magélis, à Angoulême, en 2005. YOHAN BONNET/HANS LUCAS

la «culture» intrinsèque à ces écoles leur fait difficilement de la place. Anne (le prénom a été modifié pour préserver son anonymat), en master jeu vidéo d'une école qu'elle ne veut pas nommer, en a fait l'expérience : «Le milieu du jeu vidéo est très masculin avec des comportements toxiques, notamment dans les jeux en ligne. Des comportements que l'on retrouve pendant les études. Cela commence par la culture du troll où l'on rigole des gens de manière un peu cynique et lointaine, sans voir que cela peut blesser, et cela va jusqu'à des agressions sexuelles, dont plusieurs filles de ma promotion ont été victimes.»

Une prise de conscience commence à poindre dans les formations. Le harcèlement de joueuses sur la plate-forme de streaming Twitch ou les violences sexistes et sexuelles chez Ubisoft, révélées à l'été 2020, ont mis au grand jour ces problèmes. Rubika, qui est passé de 33 % à 46 % de filles en cinq ans avec toujours de grandes dispa-

«À L'ÉCOLE, ON SE REFILLE UNE LISTE NOIRE DES STUDIOS CONNUS POUR DES PROBLÈMES DE HARCÈLEMENT»

ANNE
en master jeu vidéo d'une école qu'elle ne veut pas citer

rités entre les filières, a été la première école à signer une charte «équité, respect, éthique» en 2019 et à mettre en place des référents parmi les étudiants de chaque promotion. Samuel Dubois, en troisième année, en fait partie.

«Depuis septembre, trois personnes sont venues me parler, dont une pour des accusations de harcèlement. Nous sommes là pour écouter, conseiller et aiguiller. Un comité réunit les référents étudiants et l'administration pour trouver des solutions. Il y a pas mal de dérives dans notre milieu, et éduquer tout le monde à ces enjeux est primordial.»

Après un cas d'agression sexuelle entre étudiants, cette école de Valenciennes a décidé d'aller plus loin et de proposer à la rentrée 2020 des ateliers sur le consentement avec le collectif Nous toutes.

D'autres établissements travaillent à la signature d'une charte de ce type. Au CNAM-Enjmin, un contrat éthique et moral sera même signé par chaque enseignant et chaque étudiant à partir de la rentrée 2021. En annexe figureront les articles de loi sur le harcèlement notamment. «Plus on arrive à gérer les problèmes en amont, moins cela risque de dégénérer», souligne le directeur, Axel Buendia. Il y a des choses qui se passent sur les messageries, comme Discord, et que nous n'arrivons pas à capter. Il faut réussir à créer un climat de confiance afin que chacun se sente à l'aise pour parler.»

PROBLÈME DE REPRÉSENTATIVITÉ

Ces actions se mettent en place sous l'impulsion d'associations comme Women in Games. Crée en 2017 en France, elle compte près de 2 000 membres, dont un tiers d'étudiantes. Son objectif : doubler d'ici dix ans le nombre de femmes et de personnes non binaires dans l'industrie du jeu vidéo. L'association a élaboré un modèle de charte sur son site, travaille à une cellule d'écoute sur les questions de harcèlement, mène des opérations de sensibilisation dans les établissements. Des initiatives qui peuvent susciter des résistances.

Audrey Ferrandez, étudiante à l'Institut de l'internet et du multimédia (IIM), à Paris, a été surprise par les réactions d'une minorité de garçons de sa promotion à l'issue d'une conférence sur ces sujets : «Certains n'en voyaient pas l'intérêt. Preuve qu'elles sont nécessaires!»

Julie Chalmette, vice-présidente de Women in Games, directrice générale de Bethesda France et présidente du Syndicat des éditeurs de logiciels de loisirs, revendique, elle, la sororité : «Les femmes du secteur ne se connaissaient pas entre elles. Mettre en place un réseau et du networking pour faciliter et accélérer les carrières des femmes dans notre industrie paraît essentiel.»

«Au-delà de la mixité filles-garçons, c'est bien un problème plus général de représentativité et de pluralité culturelles auquel nous sommes confrontés», souligne Axel Buendia. Des écoles comme l'Enjmin ou Rubika accordent une nouvelle attention aux questions d'identité et de transidentité, et acceptent de changer le prénom sur un bulletin ou un diplôme, si un étudiant le demande par exemple.

«Les jeux ne peuvent pas être conçus que par des hommes blancs occidentaux. Pour que la créativité se renouvelle, il faut que les créateurs se renouvellent», abonde Thomas Nicolet, responsable de la filière *game* à l'IIM. Un enjeu d'autant plus crucial qu'un joueur sur deux est une joueuse aujourd'hui. L'école parisienne, comme d'autres, fait travailler les étudiants sur des univers plus divers. Ainsi, la *game jam* de début d'année avait pour but de créer des jeux autour de l'inclusion et de la diversité.

Reste qu'intégrer ce monde professionnel très concurrentiel, et encore très masculin, ne va pas sans questionnement pour les filles de ces cursus. «A l'école, on se refille une liste noire des studios connus pour des problèmes de harcèlement. Encore faut-il se permettre d'avoir le choix à la sortie de l'école», constate Anne. Mélanie Saignard, étudiante à l'ECV à Bordeaux, est convaincue qu'elle «devra davantage faire ses preuves et travailler plus qu'un homme pour se faire une place».

Carla Graffeo a choisi la voie de l'entrepreneuriat. Elle a monté un studio indépendant avec trois copains de promotion et en a pris la présidence. «Un symbole» pour la jeune professionnelle. Quant à Chloé Giacomelli, elle est bien décidée à «en faire un atout». Elle a envoyé plus d'une centaine de candidatures pour décrocher son alternance et passé une quinzaine d'entretiens : «Quand je le sentais, je mettais en avant que j'étais une femme et que j'allais apporter un autre point de vue.» La partie ne fait que commencer. ■

TÉMOIGNAGE

«J'IMAGINAIS QUE C'ÉTAIT UN MILIEU INACCESSIBLE»

AUDREY FERRANDEZ, 22ans, en mastère «Game Art» à l'IIM Digital School, Paris

«Après mon bac STI2D en Alsace, j'ai d'abord suivi un DUT en multimédia, généraliste, puis une licence professionnelle spécialisée dans la communication. J'ai réalisé alors que j'avais trois ans d'études postbac derrière moi mais je ne me voyais pas continuer en master de communication. Je me suis sentie prête à quitter ma région et réaliser mon rêve : devenir artiste dans les jeux vidéo. C'est un univers dans lequel j'ai toujours baigné mais que j'imaginais inaccessible d'un point de vue professionnel. Quand je me suis renseignée sur les métiers et les formations, je me suis rendu compte que c'était à ma portée et que

je n'avais pas de raison d'avoir peur de me réorienter dans cette voie. J'ai alors intégré directement la troisième année de bachelor spécialisé dans les jeux vidéo de l'IIM, une école privée située à la Défense, à côté de Paris. Aujourd'hui, je suis en mastère, et cela me plaît beaucoup : on est dans la pratique, on travaille en équipe, on est sur des projets professionnalisants. Dans cette filière jeux vidéo, je côtoie surtout des garçons. Mais globalement, ça se passe bien. Ils sont plutôt bienveillants dans ma promotion. Les enseignants nous parlent souvent de la place des femmes dans les studios de jeux vidéo, on a été sensibilisés à ces questions lors de conférences avec Women in Games (une association qui œuvre pour la mixité dans le secteur). Etre une femme n'est pas bloquant. Il faut plutôt en faire une force. Ma seule expérience un peu tendue, c'est lors de mon stage à la fin du

bachelor. Un collègue a commencé à me draguer lourdement. Ma manageuse a tout de suite pris les choses en main. Il a reçu un avertissement des ressources humaines car ce n'était pas la première fois. Il n'y a pas que dans les jeux vidéo que certains hommes se permettent n'importe quoi ! Aujourd'hui en mastère, je suis en alternance chez Ubisoft, sur un poste de "marketing artist assistant". Je participe à la création de visuels et de publicités pour les jeux mobiles. Ça me plaît beaucoup, même si mon objectif, c'est d'être dans la production de jeux, de concevoir les personnages et de les modéliser en 3D. Les studios recrutent peu d'apprentis et ce contrat, c'était aussi une opportunité de financer mes études. Au moins, j'ai un pied dans une entreprise, j'accumule de l'expérience, je me fais des contacts... Ce seront des atouts pour la suite.» ■

PROPOS RECUEILLIS PAR S. LR.

SYLVIE LECHERBONNIER

J'AVAIS 20 ANS

«MES SUJETS DÉSTABILISENT L'ORDRE PATRIARCAL»

IRIS BREY

La chercheuse, spécialiste de la représentation des femmes à l'écran, évoque le rôle déterminant de ses années passées au Japon et aux Etats-Unis



Au festival de Cannes, en 2018. ANDREAS RENTZ/GETTY IMAGES EUROPE

Il y a pile un an, en mars 2020, l'actrice Adèle Haenel quittait avec fracas la 45^e cérémonie des Césars. Le réalisateur Roman Polanski, accusé de violences sexuelles, était récompensé pour son dernier film, *J'accuse*. Illustration cinglante du travail d'Iris Brey, spécialiste de la représentation du genre et des sexualités au cinéma.

A 36 ans, la Franco-Américaine décortique les systèmes de domination masculin à l'œuvre dans le septième art. Chercheuse, autrice, journaliste, critique... Iris Brey a popularisé en France la théorie du «male gaze» et du «female gaze» dans *Le REGARD féminin. Une révolution à l'écran* (Editions de l'Olivier, 2020), interrogant la façon dont les femmes sont filmées au cinéma et dans les séries. Et montrant les mécanismes qui mettent en valeur l'expérience féminine dans nos images, longtemps conçues à partir d'un processus d'identification au héros masculin.

Pour *Le Monde*, elle revient sur ses 20 ans sur un campus américain et sa passion pour le cinéma, «lieu d'épanouissement, de fantasme et d'amour». Après une année de privation, l'émotion de la salle lui manque plus que jamais. «C'est une chambre à soi, dit-elle. L'écran est une seconde peau : j'ai l'impression de ne pas avoir été touchée depuis trop longtemps.»

Où avez-vous grandi ?

Principalement à Paris, mais j'ai vécu aussi une année au Japon, entre 5 et 6 ans. C'est une année qui m'a beaucoup marquée, notamment car c'était la découverte d'une nouvelle langue. J'ai des souvenirs assez douloureux de ne pas réussir à me faire comprendre, du premier jour d'école où je me suis fait pipi dessus parce que je ne savais pas demander où se trouvaient les toilettes... On m'appelait «gaijin», l'étrangère. On me touchait tout le temps parce que j'étais différente physiquement : j'étais grande et j'avais de longs cheveux bouclés.

Nous étions à Sapporo, sur l'île d'Hokkaido. Mon père, qui est entomologiste [spécialiste des insectes], faisait un post-doctorat sur les vers à soie. Aujourd'hui, il est directeur de l'Institut Pasteur au Laos. Ma mère était professeure d'anglais au collège et au lycée. Lui est américain, elle française.

Comment qualifiez-vous l'enfant que vous étiez ?

Sérieuse et studieuse. J'étais pourtant angoissée d'aller en cours, mais aussi heureuse d'apprendre. J'étais plutôt dans la moyenne, sans faire de vagues. Ni la plus brillante ni celle en difficulté : j'étais vraiment celle qui faisait ses devoirs.

Ma mère m'emmennait beaucoup à la bibliothèque le mercredi. En ce sens, je suis extrêmement privilégiée : mes parents m'ont partagé le goût des mots et l'amour de la littérature.

La lecture représentait l'endroit où il n'y avait pas d'interdits. J'avais cette impression que j'avais le droit de tout lire, de veiller tard le soir, de dépenser sans compter pour les livres... Aujourd'hui encore, je continue d'acheter beaucoup de livres ! Ce n'est jamais une source de culpabilité, mais un lieu de refuge pour moi, depuis l'enfance.

Gardez-vous de bons souvenirs du lycée ?

Oui, j'aimais le français et j'étudiais le grec ancien. Mais récemment, j'ai repensé au fait que j'ai été harcelée par un prof d'anglais remplaçant l'année de 1^{re}. Parce que j'étais bilingue, il me demandait de traduire des textes inappropriés, il se permettait des remarques sur mon physique quand j'allais au tableau, sur la manière dont je faisais mon chignon qui lui rappelait des femmes qu'il avait connues... J'avais occulté cette histoire, mais j'étais clairement sexualisée. Ça m'a mise très mal à l'aise, donc j'ai quitté ce lycée en terminale.

Je suis passée dans le privé alors que j'avais fait toute ma scolarité dans le public. J'ai débarqué à Massillon, dans le 4^e arrondissement : un petit établissement dans un sublime monument classé. J'ai adoré. Je me suis sentie beaucoup plus à ma place, plus en sécurité aussi.

En cette année de terminale, saviez-vous dans quelle voie vous orienter ?

Je n'avais aucune idée de ce que je voulais faire, j'étais perdue. A cause du japonais, tout le monde me parlait des langues orientales. Moi, je préférerais la littérature... Ma mère me poussait vers des écoles comme le Celsa, pour apprendre le journalisme. Et mon père m'encourageait à faire des études aux Etats-Unis.

J'ai commencé par être inscrite quelques mois en fac de japonais à Paris : je n'y

suis pas du tout allée ! Je suis partie à 19 ans vivre à Sapporo dans une famille japonaise pour réfléchir à la suite. En fait, j'étais très, très seule. Je passais beaucoup de temps à l'Alliance française, c'est là que j'ai plongé dans la cinéphilie.

J'avais besoin d'entendre la langue française : je regardais deux à trois cassettes vidéo par jour ! J'étais dans une espèce de frénésie de cinéma, tout d'un coup les films français me parlaient de chez moi et me racontaient une histoire que je connaissais mal.

Comment avez-vous vécu cette découverte du cinéma ?

C'était une découverte très joyeuse et autonome, seule dans ma chambre avec toutes ces cassettes. C'est là, au Japon, que j'ai découvert beaucoup de films de la Nouvelle Vague. Cela a marqué mon imaginaire, autant les personnages de Godard que de Truffaut.

Cela a influencé aussi la manière dont je voulais incarner le fait d'être une femme. J'ai été frappée par cette vision que les cinéastes hommes avaient : soit la femme-enfant, soit la femme-objet.

Pourquoi avoir choisi de suivre vos études aux Etats-Unis ?

J'ai été prise dans la fac où avait étudié mon père, son alma mater : l'université du Wisconsin, à Madison. Ayant grandi en France, c'était un moyen pour moi de me connecter à son histoire. Je savais aussi que j'allais pouvoir y étudier un tas de disciplines différentes. Le système américain, c'est à la carte : c'est ce qui me correspondait puisque je n'avais pas de vocation particulière, ni d'idée précise de trajectoire ou de métier.

Je m'interrogeais déjà beaucoup sur les représentations des personnages féminins, sur l'inceste et le viol : j'ai basé mes études autour de ces questions, quelle que soit la discipline. Les lettres classiques représentaient ma majeure : j'ai fait du grec ancien huit à dix heures par semaine pendant quatre ans. J'avais aussi des cours sur la mythologie ou l'influence de ces textes sur la littérature et le cinéma contemporains...

C'était d'une richesse incroyable. Dans une même journée, je pouvais étudier une œuvre de la poétesse grecque Sappho, me concentrer sur un texte de Marguerite Duras et enchaîner avec un cours sur le film *Les Sept Samouraïs*.

A 20 ans, vous intéressiez-vous à d'autres choses que les études ?

Je passais ma vie à lire et écrire, et j'avais peu d'amis. Solitaire, mais heureuse ! J'écrivais notamment pour le journal de la fac, *The Daily Cardinal*. Je viens d'aller voir

«LA NOUVELLE VAGUE A MARQUÉ MON IMAGINAIRE (...), ELLE A AUSSI INFLUENCÉ LA MANIÈRE DONT JE VOULAIIS INCARNER LE FAIT D'ÊTRE UNE FEMME»

QUATRE DATES

1984 Naissance à Paris

2005 Arrivée à l'université de Madison, dans le Wisconsin

2014 Soutenance de thèse à l'université de New York

2020 Sortie de l'ouvrage «Le Regard féminin. Une révolution à l'écran»

ensuite préparé un doctorat à la New York University, j'y ai étudié les autrices de l'Ancien Régime, les contes de fées du XVII^e siècle, les archétypes et les représentations, les mécanismes d'invisibilisation des femmes, et puis j'ai fini par soutenir ma thèse sur les «mères déchaînées» dans le cinéma français contemporain. Celles qui tuent et violent leurs enfants.

Quel était votre rapport au corps à 20 ans ?

J'étais très féminine à cette époque. Aux Etats-Unis, je me sentais en sécurité dans la rue. A la fac, il y avait de tout – des étudiants en pyjama, mais aussi des femmes habillées de manière sexualisée.

Ma façon à moi d'explorer l'ultraféminité, c'était de mettre des talons. Un truc que je ne referais jamais aujourd'hui ! Maintenant, ça me paraît trop contrignant. J'aime avoir des chaussures plates pour me sentir ancrée et mobile, et des manteaux larges à poches pour ne pas porter de sac.

Mais ce costume féminin m'intéressait à 20 ans, je le vivais comme une forme de liberté. Il n'y a jamais eu d'enjeu de séduction avec mes profs : aux Etats-Unis, on cultive beaucoup les rapports de mentorat. Je me suis sentie très soutenue intellectuellement par celles et ceux qui partageaient leur savoir.

Madison, c'est aussi ma première expérience de vie en communauté avec des femmes : on partageait nos chambres dans les dorms. Plus tard, en doctorat à New York, j'ai noué des amitiés très fortes avec des femmes. On ne se sentait jamais en compétition, on comprend au contraire qu'en ensemble on est plus fortes.

Quelle est la série de vos 20 ans ?

Sex and the City ! Une série qui pose la question du désir féminin – c'était d'ailleurs le sujet de mon premier ouvrage, *Sex and the Series* (Soap Editions, 2016). On y trouve aussi cette notion de sororité, si importante pour moi. Les personnages masculins y sont soit inexistants, soit secondaires.

Je me souviens aussi du programme de télé-réalité *Bachelor*. J'ai toujours aimé la culture populaire. A la fac, les rendez-vous autour de la télé représentaient des moments sociaux très importants. De même que les ciné-clubs, un monde de geeks dont je faisais partie.

Pourquoi, finalement, ne pas être devenue enseignante-rechercheuse à l'université après votre doctorat ?

Je ne voulais pas reproduire quelque chose d'assez normé, avec un salaire fixe, et me sentir étouffée par cette ligne toute tracée. A Paris, j'enseigne à l'université de Californie. Mais je suis aussi critique, journaliste... J'ai toujours des à-côtés, des casquettes différentes qui se nourrissent et s'irriguent.

Avec le recul, diriez-vous que vos 20 ans étaient votre plus bel âge ?

Non. J'aurais aimé pouvoir m'apaiser, me dire que ce n'était pas grave de ne pas savoir ce que j'allais faire. Je n'arrivais pas à me figurer tous les possibles, les plaisirs et les désirs auxquels j'allais avoir accès. Le chemin parcouru est de plus en plus léger et joyeux. Aujourd'hui, j'écris une série en imaginant les héroïnes de fiction qui m'ont manqué étant jeune et en m'adressant à celle que j'étais à 20 ans. Avoir de tels modèles m'aurait peut-être aidée à faire des choix différents !

PROPOS RECUEILLIS PAR LÉA IRIBARNEGARAY